

Débusquer, débucher, rabattre

Michel van Schendel

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

van Schendel, M. (2006). Débusquer, débucher, rabattre. *Contre-jour*, (9), 79–82.

Débusquer, débucher, rabattre

Michel van Schendel

D'abord un détour, celui-là même qu'oriente l'intitulé de mon propos.

Débusquer, débucher, rabattre : termes de vénerie et de contrainte, mais parfois aussi indices opposés d'une libération. Débusquer, c'est d'abord repérer la bête, la trouver dans son gîte, dans sa cache. La débucher, c'est l'amener à sortir du refuge, du bois où elle se cache. La rabattre, c'est la forcer, par meute et valets associés, à tourner vers l'endroit où se tiennent les chasseurs.

Débusquer, débucher, rabattre : *non pas tuer*. Le choix de ces mots ne comprend pas la mise à mort, encore que la vénerie ait de fait cette finalité. Mais les frontières de mot ont leur propre signification, et si celle-ci est extensive, sa générosité n'est pas poreuse. Elle donne ; elle ne reçoit que ce qu'elle accepte, et ne contient pas ce dont les stéréotypes de l'usage commun voudraient la gaver ou, à l'inverse, l'amoinvrir.

Une générosité, en effet, la signification de ces termes. « Débucher » n'a qu'une seule avenue de sens, mélodieuse mais technique en quelque sorte. « Débusquer » accueille au contraire le voyage en plusieurs directions, et de même « rabattre ». Débusquer — selon le *Lexis* —, enlever le busc, ôter les lames de fer du corset, décorseter donc, soulager le buste. Et rabattre, comme on dit rabattre le col, façon de le serrer contre la tête ou, dans l'autre sens, de la dégager, de lui permettre une plus grande

ampleur de mouvement. Et quand ne serait-ce que d'en rabattre dans les demandes, de négocier le compromis de manière à atteindre l'issue, à trouver l'air ? Il s'agit d'apprendre à respirer. Autant de possibles, autant d'allées et de venues, mais aussi de retours, autant de libertés pourtant sélectives. Tel devient l'accueil de la rigueur. Nous avons alors affaire à des enjeux considérables, dont ici j'ai voulu imager un abord et sa méthode.

Ce sont des enjeux qu'une lecture de Derrida m'a appris à débusquer — à cerner comme à élargir, à déplacer. Selon moi, ils réfléchissent les lieux du changement et de la transformation, notions que l'on ne trouve pas ainsi nommées chez Derrida (sauf à tenter comme il l'a fait, à propos de Marx, une « interprétation performative » qui dépasse singulièrement la théorie des actes de parole). Il me plaît de penser que, par un ensemble de déplacements conceptuels, opérés sur le terrain philosophique et, néanmoins, toujours dans le souci des conjonctures où les questions se posent, le travail de cet interrogateur a consisté à présenter l'incessant voyage de l'être comme à la fois un mouvement et un risque de fuite. Ce mouvement et ce risque, ou cette menace, ce vacillement, je suis en droit de les conjoindre au tremblement de l'histoire, de notre histoire, de l'histoire de nos sociétés. C'est à elle, à une historicité des structures et des phénomènes, que revient inlassablement se reformuler l'inquiet de mes propres questions.

Ma lecture est partielle. Je ne suis pas derridien, vocable que Derrida n'eût pas désiré, fût-ce pour lui-même. Je m'étais passionnément intéressé à ses premiers écrits à une époque, la fin des années soixante, où le grand inventaire structuraliste laissait insatisfaites de multiples interrogations que les définitions de système et de structure ne paraissaient pas marquer. Certains problèmes demeuraient aporétiques. En particulier celui-ci, central à vrai dire. Une structure, sociale et discursive, est insaisissable si l'on ne parvient pas à concevoir ses mutations, à construire une théorie de ses transformations. Or la glose de l'époque donnait la structure pour équivalente à un système de règles dont quelques-unes sont déterminantes. Un système est fixe. Il tient dans la hiérarchie de ses règles. Si l'une des déterminantes est modifiée, c'est la hiérarchie elle-même qui s'écroule,

le système ne lui survit pas, un autre système est mis en place. Chez les principaux tenants de la pensée structurale, le changement était postulé (« l'altération », avait dit Saussure) : postulé, donc interdit à l'explication. Les systèmes proposés avaient leur pertinence, ils rendaient compte d'un état donné de la structure, mais ils butaient sur sa motilité, constatable et mystérieuse. Je n'étais pas satisfait. Je cherchais. Les travaux des générativistes américains, leur cartésianisme revendiqué ne répondaient pas davantage à mes attentes. Je cherchais. Beaucoup de gens de ma génération restaient également sur leur faim.

Derrida, de son côté, inventait autre chose. Avec lui, l'immobile se mettait à bouger. Les notions, les concepts, les inférences apparaissaient soudain instables, ce qu'ils étaient déjà, mais on ne le savait pas, on faisait comme si on ne le savait pas. Il ne devenait plus possible de ne pas le savoir. Une pratique du prisme s'instaurait. Une question et ses objets étaient réfléchis en différents moments et sous différents angles, peut-on dire. D'autres lueurs, et des multiples de ces lueurs, en émanaient. Ce n'était donc pas le chamboule-tout des foires. C'était une patience, une invention ordonnée, une nouvelle naissance. Avec lui, on a appelé ça une « déconstruction ». Ce n'était pas une théorie de la transformation, c'était autre chose qui, pourtant, s'en approchait, nourrissant une prudence informée dans l'espoir d'une reconstruction. L'exercice de cette prudence s'accompagne toujours d'un « peut-être », motif inséparable de la question posée quand il apparaît nécessaire de la débarrasser de la réponse — une réponse qui la fige et la mine, tendant à la réduire au stéréotype.

Mes propres réflexions me conduisaient à une sémiotique non linéaire, à une sociosémiotique du changement. Je commençais de la trouver dans les prolongements de la dialectique ternaire de Charles Peirce. Ils ont instruit des travaux sur l'idéologème, sur l'institution et sur les stéréotypes de discours.

Revenant à Derrida beaucoup plus tard, à l'occasion de ses livres sur Marx, sur Adorno et sur l'événement, le « non-événement » — ou cet événement chosifié, impensé — du 11 septembre 2001, je me suis aperçu que la patience de ses analyses rabattait des objets parallèles aux

miens, qui relevaient parfois d'un objectif similaire et parvenaient à une consistance qui n'était le plus souvent que programmatique dans mes efforts — distincts de méthode, il est vrai.

Je dis bien : des analyses. Je ne suis pas philosophe, ne suis pas compétent pour discuter de métaphysique et d'ontologie. Mais je reconnais, à travers l'œuvre immense de Derrida, une extraordinaire aptitude à se mouvoir sur tous les terrains qu'exige la résistance des arguments étudiés. C'est cela, une capacité d'analyse. La sienne ne néglige aucun terrain, y compris celui de la conjoncture, c'est-à-dire au sens large le terrain du politique. À cet égard, le concept nécessairement mouvant qu'il construit autour du « 9/11 », du « 11 septembre », sur cette chose innommable qui n'est nommée que d'un cliché — et qui n'est aussi qu'une entité préconstruite¹ —, a donné lieu à l'analyse la plus exhaustive et la plus éclairante que j'aie lue de ce phénomène.

La manière de Derrida n'est pas judicative, elle est analytique. Pour une large part, son travail prend appui sur la force de l'argument résistant pour l'ouvrir, le déplacer là où sa force apparaît plus fragile, montrer l'insoupçonné en lui, l'éclairer différent, souvent le réduire, sinon l'évanouir. Prendre appui sur la force pour la réduire à l'occasion : à l'instar des arts martiaux japonais.

Merci, Derrida.

¹ Terme emprunté à Michel Henry, chercheur avec lequel Derrida était entré en discussion.